

Les souvenirs d'un médecin suisse engagé dans la deuxième guerre balkanique (1913)

Autor(en): **Jeanneret, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **67 (2017)**

Heft 3

PDF erstellt am: **20.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-737572>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les souvenirs d'un médecin suisse engagé dans la deuxième guerre balkanique (1913)

Pierre Jeanneret

L'expérience médicale que nous allons relater n'est nullement un cas isolé. Elle participe d'une longue tradition humanitaire: depuis plus d'un siècle, des centaines de médecins et d'infirmières suisses se sont engagés comme volontaires pour soigner blessés et malades au cours de nombreuses guerres et dans diverses régions du globe. En se mettant au service des pitoyables victimes évacuées du front et de celles atteintes de typhus ou de choléra, ces personnels médicaux ont servi du même coup leur patrie et la science médicale en général.¹ En outre, par leurs observations sur les paysages, les populations, la situation économique et politique, les mœurs, le folklore, la culture des pays considérés, ils ont apporté une connaissance «ethnographique» de régions longtemps ignorées.

Au cours des deux guerres balkaniques de 1912 et 1913, plus de quatre-vingts médecins et infirmières suisses ont œuvré dans quatre pays belligérants: Serbie principalement, Grèce, Roumanie, Bulgarie. Plusieurs d'entre eux ont laissé des témoignages écrits de leur expérience, imprimés ou non. On peut citer les noms du lieutenant-colonel C.-G. Yersin de Payerne,² de R.-Eugène Bourquin³ et d'Albert Jentzer.⁴

Le texte inédit dont il va être question ici est dû au Dr Maurice Chapuis, un médecin né le 1^{er} avril 1886 à Neuchâtel et décédé le 20 avril 1960 dans cette même ville. Il a transcrit ses souvenirs dans un texte dactylographié de 56 pages A4, comprenant de nombreux ajouts manuscrits, des corrections et suppressions, et intitulé *De Nisch à Athènes*. Ce texte était-il destiné à une conférence, à une publication? Nous l'ignorons. Tout comme la date de sa rédaction reste inconnue.

- 1 Le colonel Hauser, médecin-chef de l'armée suisse, tira un grand profit de ces expériences sur le terrain, qui facilitèrent l'élaboration d'une véritable doctrine médico-militaire suisse. Zdenko Levental, Médecins et infirmières de la Suisse – surtout de Genève – dans les guerres des peuples yougoslaves, in: GESNERUS (Revue de la Société suisse d'histoire de la médecine et des sciences naturelles), N° spécial 1977, 34, fasc. 1/2, pp. 165–167.
- 2 C.-G. Yersin, Compte-rendu chirurgical de la Campagne Serbo-Bulgare 1913, Genève 1917.
- 3 R. Eugène Bourquin, Deux mois en Serbie pendant la seconde guerre balkanique, Revue médicale de la Suisse romande, 34^e année, 1914, pp. 100–110.
- 4 Albert Jentzer, Petite étude sur la Serbie. Impressions et souvenirs recueillis pendant la guerre turco-balkanique, Genève 1914.

On peut émettre l'hypothèse que celle-ci est bien postérieure aux événements, car Chapuis écrit: «J'y suis [à Athènes] retourné maintes fois depuis lors.»⁵ De surcroît, la page-titre porte un sceau postal de 1938, ce qui ne constitue cependant pas une preuve absolue.⁶ Il est en effet également possible que l'auteur ait dactylographié ultérieurement le journal qu'il avait tenu sur place: les dates précises qui ponctuent son texte iraient plutôt dans ce sens.

Les deux guerres balkaniques

Le Dr Chapuis n'accorde que très peu de place dans son texte aux opérations militaires, sur lesquelles il semble mal renseigné. Il entend des informations contradictoires et en lit d'autres dans la presse, qui relèvent manifestement de la propagande. Dans son récit, il se concentre sur la situation médicale à laquelle il est confronté. En conséquence, nous ne donnerons qu'un résumé très succinct des deux guerres balkaniques, pour présenter le contexte de son action.⁷

Le XIX^e siècle est marqué par la décadence et le recul des frontières de l'Empire ottoman, ainsi que par les indépendances nationales grecque, serbe, monténégrine et bulgare. Après la guerre russo-turque de 1877/78, le Congrès de Berlin, convoqué pour résoudre la «question orientale», n'autorise dans les Balkans que la création de petits États rivaux: ce qu'on appelle la «balkanisation». Dans ces États, et notamment en Macédoine, les ethnies s'imbriquent les unes dans les autres. Du fait des impérialismes rivaux de la Russie et de l'Autriche-Hongrie, tout incident dans les Balkans est susceptible de conduire à une guerre généralisée, d'où l'expression «poudrière balkanique» utilisée à l'époque. Les guerres balkaniques peuvent donc être considérées comme la répétition générale de la Première Guerre mondiale.

Encouragées par la Russie qui rêve de s'assurer le contrôle des Détroits, voire de s'emparer de Constantinople (la «deuxième Rome» pour les orthodoxes), la Bulgarie et la Serbie profitent de la guerre italo-turque pour procéder au démembrement final de la Turquie d'Europe. En 1912, elles concluent une entente avec la Grèce et le Monténégro et déclenchent la première guerre balkanique, où l'armée turque connaît une série de désastres. La Turquie est presque éliminée du territoire européen.

Mais les vainqueurs ne s'entendent pas sur le partage des territoires conquis, notamment sur la Macédoine. Les Bulgares, qui ne se résolvent pas à perdre les fruits d'une victoire pour laquelle ils ont fourni le plus grand effort, engagent les hostilités contre les Grecs et les Serbes (29 juin 1913). Mais, pris à revers par les Roumains, ils sont rapidement vaincus. C'est la deuxième guerre balkanique. Ces guerres ont pour résultat de raviver les nationalismes, surtout serbe. Ce qui explique les horreurs commises pendant les deux conflits: massacres, incendies de villages, viols, épuration ethnique et exode de populations. Dans ces deux

5 De Nisch à Athènes, p. 56.

6 Le Dr Chapuis a épousé en 1917 Violette Guisan (1886–1927), demi-sœur du futur Général. Nous devons la photocopie de ce texte inédit à M^{lle} Pierrette Guisan, nièce du Général, qui nous l'a confiée en 1984. Par ailleurs, le Dr Chapuis a évoqué certaines de ses expériences en Serbie dans son *Journal d'un médecin de bataillon 1914–1918*, Neuchâtel, Paris 1934.

7 Voir Jean-Pierre Bled et Jean-Pierre Deschodt, *Les guerres balkaniques 1912–1913*, Paris Sorbonne 2014; Fred Singleton, *A short history of the Yugoslav peoples*, London 1985.

conflits, les grandes puissances jouent un rôle. L'Autriche-Hongrie veille à ne pas laisser la Serbie s'agrandir, afin qu'elle ne devienne pas un centre d'attraction pour les sujets slaves de la Double Monarchie. Elle empêche les Serbes d'accéder à la mer, en mettant la main sur la Bosnie-Herzégovine. D'où la haine particulière des Serbes envers l'Autriche, qui conduira à l'attentat de Sarajevo et à la conflagration européenne. Le Dr Chapuis a pu ressentir cette haine sur place. Un vieux professeur lui dit: «Le jour où nous partirons contre ceux-là [les Autrichiens], on trouvera 800 000 hommes rien qu'en vieille Serbie. Et moi qui suis vieux, je ne servirai pas l'administration, mais je demanderai un fusil.»⁸

Nous allons maintenant suivre le cours du récit du médecin neuchâtelais.

Les motivations du Dr Chapuis

Mais quelles sont d'abord les motivations de ce jeune médecin neuchâtelais? Elles correspondent bien à celles que relève le professeur Levental, et qui se complètent plus qu'elles ne s'excluent: d'abord «un élan de solidarité humaine, surtout vis-à-vis des petits peuples, un sentiment de sympathie politique ou d'identification religieuse».⁹ S'ajoute à cela un certain goût de l'aventure, l'intérêt scientifique ou professionnel de découvrir quelque chose de nouveau, la volonté de sortir du train-train quotidien et d'apporter une aide médicale urgente, indispensable, aux plus misérables d'entre les hommes. Notons que le CICR et la Croix-Rouge suisse encouragent ces départs dans des pays en guerre, à la fois pour veiller à l'application de la Convention de Genève, et pour obtenir des informations de première main sur les nouvelles armes et sur l'efficacité des méthodes modernes de traitement. Voici comment le Dr Chapuis relate son engagement: «Un dimanche de juin 1913, déjà trop chaud, où j'étais arrivé trop tard à mon restaurant de Genève et où, tout seul dans la salle, je déplorais, oh combien! le monotone métier d'obstétricien de polyclinique que le sort me condamnait à vivre au grand dam de mes journées et de mes nuits, mes yeux tombèrent sur une annonce de journal dans lequel le gouvernement serbe, prévoyant une reprise des hostilités après la campagne de 1912, demandait des médecins volontaires. Je ne saurais dire la brise fraîche et joyeuse qui me vint de cet entrefilet, moins que je sois un être altéré de sang, qu'à cause de la chance qui me dansa aux yeux de flanquer... disons le forçeps au diable, et d'avoir enfin rencontré certaine tangente, depuis toujours attendue. Du coup je rentrai écrire ma lettre d'engagement et, les circonstances aidant, m'embarquai huit jours plus tard.»¹⁰

La situation de la Serbie en 1913

En 1913, la Serbie est encore marquée par les effets de l'occupation ottomane qui, depuis la victoire turque des plaines du Kosovo (1389), a affecté pour des siècles le système politique, économique et social du pays.¹¹ La libération nationale se fait par étapes tout au long du XIX^e siècle. Le prince Miloch Obrenovitch (1780–1860) met fin au féodalisme turc et introduit une réforme agraire. En 1913, 95% du sol

8 De Nisch à Athènes, p. 43.

9 Levental, op. cit., p. 156.

10 De Nisch à Athènes, p. 1.

11 Voir Jozo Tomasevich, *Peasants, Politics and Economic Change in Yugoslavia*, Stanford 1955, pp. 22–38.

sont occupés par des fermes de moins de 20 hectares. Cette société rurale repose sur le système communautaire de la *zadruga*¹², qui est cependant en déclin et remplacée par une économie mercantile. Les Serbes passent lentement du mode de vie communautaire à une société plus individualiste.¹³ Néanmoins celle-ci reste fortement patriarcale et autarcique. Les méthodes agraires, qui n'ont guère évolué depuis le Moyen Âge, sont archaïques. L'augmentation de la population au XIX^e siècle (de 829 000 habitants en 1840 à environ 3 millions en 1913) a entraîné une surpopulation agricole, que n'absorbent qu'en partie une faible industrie naissante et la construction des voies ferrées. Après l'assassinat du dernier Obrenovitch en 1903, le trône passe à Pierre I^{er} Karageorgevitch, roi populaire et respecté. Cependant les contemporains, notamment les médecins suisses, auront tendance à idéaliser la Serbie «démocratique», qui reste en réalité un État arriéré, peu alphabétisé et largement gouverné par une oligarchie féodale.

Le voyage en train à travers la Serbie jusqu'à Nisch

Après une escale à Vienne et Budapest, Maurice Chapuis, qui voyage avec son collègue le Dr Bourquin, s'arrête un jour à Belgrade. Il gardera «un étrange souvenir de ce dimanche dans cette ville mi partie indigène, mi partie européenne au sens le plus courant du mot, du regard d'aigle que l'on a, et que l'Osmanli pouvait jeter il n'y a pas encore bien longtemps sur le Banat immense, sur ses fleuves, et sur les confins de l'Occident chrétien».¹⁴ Le lendemain, 29 juin, les Bulgares se ruent à l'improviste sur leurs alliés de la veille, avant même leur déclaration de guerre. Ils sont à peu de distance de Nisch, ce qui correspond à la volonté du Dr Chapuis d'être près du front. Il nous décrit cette ville: «Nisch était il y a moins d'un an encore la dernière ville importante au sud de la Serbie. Il y naquit, dit-on, Constantin le Grand. Pour l'heure elle nous apparut comme un très grand village, avec ses rangées de maisons à un étage, ses voies pavées ou non, dans ce dernier cas très fangeuses ou poussiéreuses, çà et là quelque place immense centrée d'un puits monumental, et où campaient les convois d'attelages à bœufs qui sont une partie importante du train serbe, son chétif *konak*¹⁵, sa citadelle turque assez imposante, sa cathédrale d'un style rustique et laid et les quelques minarets qui subsistent dans mainte bourgade du pays.» À peu de distance, «on y voit les restes de la fameuse Tour des crânes où les Turcs, en 1809, placèrent les «pièces» d'une glorieuse décapitation en masse».¹⁶

12 La *zadruga* est une sorte de communauté rurale historiquement répandue dans certaines régions méridionales de culture slave. Généralement constituée d'une famille ou d'un clan de quelques familles, la *zadruga* mettait en commun l'argent, les propriétés et le bétail des uns et des autres. Les termes serbo-croates ou turcs ont été mis en italique par nous.

13 Vera St. Erlich, *Family in Transition. A Study of 300 Yugoslav Villages*, Princeton 1966, pp. 32–48.

14 Le Banat est une région du sud-est de l'Europe, divisée entre la Roumanie, la Serbie et la Hongrie. De Nisch à Athènes, p. 3.

15 Mot d'origine turque qui désigne un palais, une résidence.

16 De Nisch à Athènes, p. 6.

Malades et blessés dans les hôpitaux militaires

Le 30 juin au matin, le Dr Chapuis prend son service dans l'hôpital militaire de la Tchela Toula: «Personnellement me voici chef de six salles de malades internes, avec deux assistants serbes, des *mediziner* en cours de formation et six infirmiers (*bolnitchars*). Les cas sont en grande majorité des typhoïdes et des typhus récurrents, plus des dysenteries, des pulmonaires, etc. (...) Bourquin a parmi les siens une queue de typhus exanthématique (dont les explosions ont été si terriblement meurtrières pendant les guerres balkaniques, et où quelques médecins suisses ont laissé leur peau).»¹⁷

Les ravages du typhus exanthématique vont jouer un rôle important dans les pages qui suivent. Il convient donc de décrire brièvement cette maladie. Il faut distinguer la fièvre typhoïde ou typhus abdominal du typhus exanthématique ou typhus des armées, *fleck fever*. Les deux affections ont une racine grecque commune, *typhos*, qui signifie état de prostration, d'indifférence stuporeuse. Hippocrate en avait déjà excellemment décrit les symptômes dans *Des Affections Internes*. L'histoire du typhus exanthématique accompagne celle de tous les conflits armés, de la guerre du Péloponnèse au V^e siècle av. J.-C. à la campagne des Balkans en 1915. En voici une brève définition: «Maladie infectieuse fébrile endémo-épidémique (...) transmise par les poux du corps». ¹⁸ D'où la crainte des soignants: «J'ai des puces. Pourvu qu'elles n'aient pas le typhus récurrent, c'est tout ce que je demande.»¹⁹ Ou encore: «Préparation à l'insomnie professionnelle par un massacre préalable de vermine. Autant de pris sur l'ennemi.»²⁰ En l'absence de mesures prophylactiques d'épouillage systématique, les décès sont nombreux: «Ce matin, mort sans phrase d'un typhus. C'est si courant. Mince petite bougie allumée dans les doigts, râles, paravent.»²¹ Le Dr Chapuis va être confronté aussi au choléra, maladie infectieuse épidémique grave, caractérisée par des vomissements, une diarrhée abondante et une déshydratation rapide.

Dès le 3 juillet, les blessés affluent. «Nombreux délabrements par le shrapnell, que je m'étonne de voir si bien supportés. Un soldat, qui a reçu dix-sept éclats, n'a vraiment pas l'air de s'en plaindre, au contraire c'est lui qui fait rire tout le monde.»²² Les récits de tous les médecins suisses engagés en Serbie pendant les guerres balkaniques ou la Première Guerre mondiale témoigneront de cet rusticité du soldat serbe et de son extraordinaire courage tant au front que, lorsqu'il est blessé, pendant des opérations ou des soins douloureux. «Les combats semblent féroces. Une fois de plus les Serbes refusent le tir pour se précipiter à la bayonnette.»²³ Les plaies par shrapnell sont effrayantes: «L'une d'elles, le pansement ôté, me montre une espèce de gouffre à la place de l'épaule. Comme il semble que cela bouge là-dedans, je fais approcher un des quinquets qui nous

17 Ibid., p. 7.

18 Maurice Bariéty et Charles Coury, Histoire de la médecine, Paris 1963, p. 1198.

19 De Nisch à Athènes, p. 9.

20 Ibid., p. 15.

21 Ibid., p. 9.

22 Ibid., p. 10.

23 Ibid., p. 10. Il faut dire que les officiers de l'armée serbe ont bénéficié d'une instruction donnée par l'armée française, et l'on sait que la doctrine en vigueur jusqu'aux premières batailles de 1914 était «l'offensive à tout prix», y compris la charge à l'arme blanche.

éclaircit, et je vois ceci: que le trou grouille de centaines de vers blancs.»²⁴ C'est en effet pendant les guerres balkaniques que, pour la première fois, sont utilisés à grande échelle des canons avec obus à fragmentation (shrapnells), qui déchiquètent les chairs, alors que les balles de fusil font des blessures plus «propres». En cela comme sur d'autres plans, ces guerres annoncent le premier conflit mondial. Des balles explosives, dites dum-dum, pourtant interdites par les lois de la guerre, ont-elles été utilisées dans les Balkans? Le Dr Chapuis l'affirme – «on découvre des plaies dum-dum in-con-tes-ta-bles!»²⁵ avant de se récuser: «et pour ce qui est des fameuses dum-dum, celles que j'ai extraites m'ont toujours paru des balles ricochées.»²⁶ Quand arrivent à l'hôpital des blessés ennemis, bulgares, «leur apparition est d'abord saluée par quelques cris d'animaux. Pauvres diables malgré tout, qui attendent une heure dans la boue ou sur des brancards, qu'on les transporte. Conversation placide d'un de ces terrassés fangeux avec un soldat serbe assis près de lui (...) Çà et là le même lit unit fraternellement les sorts d'un Serbe et d'un Bulgare, car beaucoup de lits sont maintenant à deux places.»²⁷ Mais ces scènes d'humanité fraternelle coexistent avec des actes de sauvagerie: ainsi ce soldat serbe dont les Bulgares ont crevé les yeux. Il faut cependant se méfier des accusations diffusées par la propagande serbe: devant sa maison, Chapuis voit «des habitants de Knajevatz qui se sont enfuis de cette ville à peine défendue. Les Bulgares y auraient commis nombre d'atrocités, surtout contre les femmes. On parle de douze fillettes violées dans un seul village.»²⁸

Comme d'autres médecins dans des situations de guerre semblables, le Dr Chapuis restera marqué par l'horreur de certaines blessures: «À noter ici des décubitus prodigieux de blessés de la moëlle épinière, pauvres loques humaines qui pourrissant dans leur pus, leur gangrène et leurs fécalités, s'en vont par morceaux et exhibent de tels pans de leur ossature qu'on a envie de leur dire, pris pour eux de je ne sais quel sentiment de froid ou de pudeur: mais couvrez-vous donc de votre peau, on voit tout votre bassin! Ces malheureux, le nez dans un coin, gémissant faiblement quand on les remue, et qui ne peuvent se décider à mourir, on ne sait vraiment plus qu'en faire...»²⁹ Ailleurs, il est question d'«un moribond à fistule stercorale qui crie maman et répand une odeur épouvantable».³⁰ Ou encore: «Sous les yeux de son père, un paralytique (coup de feu dans le crâne, shrapnell lui criblant les reins), qui s'inonde de ses matières et ne peut uriner, horrible de mutisme et de puanteur, et deux tétanos qui se tordent l'un à côté de l'autre.»³¹ De l'aveu même du médecin, les procédés chirurgicaux utilisés ici sont d'une réelle cruauté et provoquent les hurlements des patients. Ces passages du texte nous rappellent les pages terribles d'Henry Dunant dans *Un souvenir de Solferino*. Les médecins n'hésitent pas, d'ailleurs, à soulager les blessés les plus grièvement atteints par une euthanasie active à l'aide de morphine.

24 Ibid., p. 12.

25 Ibid., p. 12.

26 Ibid., p. 30.

27 Ibid., pp. 11 et 14.

28 Ibid., p. 17.

29 Ibid., p. 36.

30 La fistule stercorale permet de faire communiquer l'intestin avec l'extérieur et d'éliminer les matières fécales. Ibid., p. 22.

31 Ibid., p. 25.

Au milieu de son séjour à Nisch, le Dr Chapuis, suite à un différend avec son supérieur serbe, est transféré à la caserne de cavalerie transformée en hôpital militaire. Mais son activité y est la même. Les problèmes médicaux sont aggravés par les conditions atmosphériques, pluie continue ou chaleur intense de juillet. Et aussi par le fait que le personnel médical local est d'une affligeante médiocrité: «Les choléras sont montés à 17. Plusieurs infirmiers ont pris la fuite. (...) Ils sont d'ailleurs totalement incultes et n'ont pas la moindre idée de l'asepsie. On trouve des infirmiers de cholériques à la cuisine, sur les pas de porte, etc.»³² Le matériel médical fait lui aussi défaut: un thermomètre pour 60 à 100 malades! «Il y a des moyens qui nous manquent cruellement, notamment l'eau, l'eau chaude, l'eau propre, quoi. Le bain est impossible.»³³

Considérations sur le pays et ses habitants

À côté de ces visions d'horreur, le Dr Chapuis nous propose un regard – assez superficiel cependant – sur le pays qui l'entoure et ses populations.

Il est sensible à la beauté des paysages: «Au delà de la route, la plaine, étendue en maïs verts et blés jaunissants, pommelée d'ormes au loin ou hachurée de peupliers, repose sous le soleil. Puis c'est la croupe brûlée de ce Jura macédonien.»³⁴ Il est frappant de constater que plusieurs médecins suisses, dans leurs récits, comparent la Serbie à la Suisse: paysage montagneux, caractère national identique, esprit d'indépendance. Chapuis fait une analogie entre les vieux soldats réservistes, avec leur fusil attaché par une ficelle, et notre *landsturm* helvétique.

«Quant au paysan serbe, la fierté et l'immense majorité de ce peuple, il faudrait pouvoir l'étudier sur place, dans les dédales de son pays pauvre en communications, où il s'est conservé dans une intégrité toute patriarcale. Là, au sein des *poljés*³⁵ éloignés de tout, on se suffit en cultivant la terre, la famille et le passé, fait du mirage d'in vraisemblables périodes de gloire – ainsi les empires de Némania et de Douchan,³⁶ qui embrassèrent la presque totalité de la péninsule – avec aussi d'éblouissants épisodes de «risorgimento» au long de l'interminable nuit ottomane, des horreurs qui en étaient la récompense, des merveilleuses aventures d'insoumis que les Turcs nommaient des brigands et que les Serbes considèrent comme des héros nationaux, ce passé est encore célébré par la voix et le *gousle*,³⁷ en des chansons de geste dont l'équivalent n'est plus en Occident qu'un objet de musée.»³⁸ Chapuis relève aussi «certain esprit d'ici, dont on se demande s'il est fatalisme

32 Ibid., p. 19.

33 Ibid., p. 39.

34 Ibid., p. 14.

35 Un *poljé* («plaine» en slave) est une vaste dépression à fond plat fermée par des versants rocheux escarpés.

36 Etienne Némania (1117–1199), souverain qui unit les principales principautés serbes. Etienne Douchan (v. 1308–1355), roi puis empereur. Sous son règne, la Serbie atteint son apogée territoriale et fut l'un des plus grands États d'Europe.

37 Instrument de musique typique des Slaves du Sud. Sorte de violon à une corde pincée ou frottée.

38 De Nisch à Athènes, p. 29. Le Dr Jentzer consacre plusieurs pages aux chansons héroïques ou épopées musicales serbes et reproduit le texte de deux d'entre elles, dont la rhapsodie *La bataille de Kossovo*.

oriental ou nonchalance slave». Il y a trop à son gré de *nêma* (je n'en ai pas) et de *nesna* (je ne sais pas).³⁹

Mais Chapuis est surtout intrigué par les Tziganes et leur passion pour la musique: «je m'affairais ce matin dans l'une de mes salles; des malades fumaient dans leur lit, ce qui est dans les mœurs; le tzigane du coin, blessé d'un coup de feu à la jambe, chantait frénétiquement en roulant les yeux et en arrachant des poignées de pizzicati à son violon. Et comme, malgré tout, mon attention se tournait vers la sauvage figure du musicien et son âpre musique, je remarquai que tout le monde me regardait en souriant. <Vous ne comprenez pas ce qu'il vous chante?> me dit l'infirmier qui m'accompagne. – Mais non – <Gospodine docteur, tu es une fleur, Une jeune fille te cueillera.>»⁴⁰ Il visite un village tzigane fait de tentes, s'interroge sur l'origine de ce peuple (seraient-ils vraiment des Hindous?), remarque que la péninsule balkanique abrite les quatre cinquièmes de leur effectif européen, et admire la beauté des fillettes: «Certaines de ces fillettes, élancées comme des princesses, sont sous leurs beaux haillons d'une fierté de rêve, et leur tête admirable ne vous sort plus des yeux.»⁴¹

Mais, le 10 août 1913, la paix est déclarée. Les médecins suisses doivent d'abord se rendre à Belgrade, où ils travaillent dans un hôpital. Là, Chapuis côtoie des médecins allemands, qui portent tous la balafre traditionnelle des anciens étudiants des *Schlagende Vereine*. L'un d'eux lui confie «le plan tout arrêté, et dirait-on presque exécuté de l'Allemagne, pour la prochaine guerre: ce sera d'abattre d'un seul coup la France, après quoi l'on se tournera vers la Russie pour lui régler son affaire!...»⁴² Mais le service médical de l'armée suisse leur refuse un congé supplémentaire.

Puis c'est le retour vers Athènes. Le train, fort lent, s'ébranle le 30 août, par une chaleur écrasante. Il passe par Vrania, Koumanovo, Uskub, la vallée du Vardar. On croise beaucoup de villages en ruines, séquelles des deux guerres successives. À Strumitza, passage de la frontière grecque. «Quel autre climat ! ... Nous nous amusons follement de cette méridionalité soudaine, jointe à l'élégance vive des officiers grecs, aux casques à mèche, fustanelles et mollets des efzones, sans compter l'énorme pompon rouge de leurs escarpins.»⁴³ Le récit s'achève par la montée à l'Acropole.

Médecins suisses en Serbie pendant la Première et en Yougoslavie pendant la Seconde Guerre mondiale

Les conférences et récits de ces médecins suisses actifs en Serbie pendant les guerres balkaniques – les Chapuis, Bourquin, Yersin, Jentzer et d'autres – ont-ils exercé une influence sur l'engagement enthousiaste d'autres médecins suisses dans le même pays pendant la Première Guerre mondiale? C'est difficile à dire.

Le 28 juillet 1914, l'Autriche-Hongrie déclare la guerre à la Serbie. Le 12 août, c'est l'offensive. Mais après dix-huit jours de combats acharnés, l'assaillant est culbuté. Humiliante défaite pour les armées de la *k. und k. Monarchie*, infligée de

39 De Nisch à Athènes, p. 20.

40 Ibid., p. 20.

41 Ibid., p. 38.

42 Ibid., p. 46.

43 Ibid., p. 53.

surcroît par un petit peuple de paysans. Nouvelle offensive austro-hongroise le 5 novembre, prise de Belgrade, également suivie d'un échec: le 20 décembre, le territoire national est entièrement libéré. Cela avant l'offensive massive menée à fin 1915 par 10 divisions allemandes, 4 divisions austro-hongroises et 4 divisions bulgares qui liquident l'État serbe.⁴⁴ Dès l'ultimatum autrichien comminatoire du 23 juillet 1914 à la Serbie, qui suit l'attentat de Sarajevo, le sort de cette dernière provoque un immense sentiment de sympathie et de solidarité en Suisse, surtout en Suisse romande, où le petit peuple de montagnards serbe, certes idéalisé, est opposé à l'arrogante Autriche-Hongrie monarchique et catholique. Les victoires serbes de 1914 réveillent «l'esprit de Morgarten», bataille de 1315, devenue un mythe national, où la chevalerie des Habsbourg fut défaite par les Confédérés. Tout cela explique en partie le départ de nombreux médecins suisses et leur engagement aux côtés des armées serbes.

Nous connaissons en tout cas celui de deux Vaudois. Le Dr Pierre Guisan (1884–1943) part en Serbie en 1914. Il échappe au typhus et en revient en 1915. Il restera profondément marqué par ses souvenirs (opérations chirurgicales de guerre, effrayante mortalité). Ce qui l'incitera à chercher l'oubli dans la morphine.⁴⁵ Il n'a pas laissé de témoignage écrit sur cette expérience, au contraire de son proche compagnon, le Dr Maurice Jeanneret-Minkine (1886–1953). Celui-ci a rédigé un texte manuscrit de 41 pages, en vue d'une conférence donnée à Rolle en janvier 1916. Il y donne des descriptions intéressantes de la campagne serbe et de ses habitants. Il dit aussi l'horreur des blessures de guerre. Il s'étend surtout sur le typhus exanthématique et les moyens de le prévenir: son expérience serbe l'amènera à rédiger un ouvrage médical sur cette maladie et les moyens d'en prévenir ou d'en stopper la diffusion.⁴⁶

Dans un contexte fort différent, plus politique, d'autres médecins suisses vont s'engager en Yougoslavie. Pendant la guerre d'Espagne, la Centrale sanitaire internationale est créée en janvier 1937, sous l'égide du Komintern, pour apporter une aide médicale aux Brigadistes engagés aux côtés des Républicains, ainsi qu'à la population civile. Sa section helvétique, la Centrale sanitaire suisse, se montre particulièrement active. Elle peut être considérée comme une «Croix-Rouge prolétarienne». Menacée d'interdiction comme organisation cryptocommuniste pendant la Seconde Guerre mondiale, elle réapparaît cependant au grand jour en 1944–1945. Pendant ces deux années, la CSS accomplit quatre missions médicales en Yougoslavie, aux côtés de l'Armée de libération nationale du maréchal Tito, contre les unités de la *Wehrmacht* en retraite. Des missions héroïques, car souvent très dangereuses: de part et d'autre on ne fait pas de prisonniers! Une activité médicale harassante, avec de multiples amputations dans des conditions sommaires, la gangrène, le typhus, les traumatismes psychiques des blessés. Les Yougoslaves

44 Sources: Sir Basil Henry Liddell Hart, *History of the first world war*, London 1970; général Fernand Gambiez et colonel Maurice Suire, *Histoire de la première guerre mondiale*, Paris 1968; général Louis Koeltz, *La guerre de 1914–1918. Les opérations militaires*, Paris 1966.

45 Témoignage de sa fille, M^{lle} Pierrette Guisan, recueilli en 1984.

46 Maurice Jeanneret-Minkine, *Le typhus exanthématique*, Paris 1915. Suite à son séjour en Serbie, il écrira aussi «Lésions vasculaires en chirurgie de guerre», *Revue Suisse de Médecine*, N° 6 du 24 février 1916. Voir notre biographie, *Un itinéraire politique à travers le socialisme en Suisse romande. La vie du Dr Maurice Jeanneret-Minkine (1886–1953)*, Lausanne 1991, chap. II, «Médecin en Serbie (1914–1915)», pp. 59–95.

garderont longtemps un souvenir reconnaissant des *svajcarski ljekari* (médecins suisses).⁴⁷

Des deux guerres balkaniques à la Première Guerre mondiale, puis aux combats de la Résistance yougoslave, on observe donc une continuité dans l'engagement de médecins suisses. Ce phénomène est dû, comme on l'a vu, à plusieurs facteurs. Et parmi eux, sans doute, une affinité entre ces deux petits peuples vivant dans des pays montagneux, profondément attachés depuis des siècles à leur liberté. Mais là, nous sommes aux frontières entre la vérité historique et le mythe patriotique pieusement conservé ...

47 Pierre Jeanneret, 75 ans de solidarité humanitaire. Histoire de la Centrale Sanitaire Suisse et Romande 1937–2012, Lausanne 2013, chap. V, «Missions en Yougoslavie», pp. 49–65, ainsi que le film documentaire de Daniel Künzi, Missions chez Tito, 53', 2006.